

YVES NAVARRE

THÉÂTRE I

théâtre des peurs et des pleurs

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

II
DIALOGUE DE SOURDES

Pièce en un acte,
une scène

LE PERSONNAGE.

ELLE, jeune professeur de 30 ans. Un côté strict, mais pas caricatural. C'est le professeur chahuté, mais pas crucifié. Elle est encore distante par rapport au chahut.

LE DÉCOR.

Pour un lever de rideau, en extrême avant-scène, une estrade de classe avec un tableau noir, une carte de France, un bureau, une chaise, une pаниère.

LE DIALOGUE.

En fond de salle, un homme de régie actionnera un pistolet automatique à boulettes qui viendront apporter la réplique au... monologue du professeur. Un vrai dialogue de sourdes.

ACTE I

SCÈNE 1

En tailleur strict, talons plats, chignon sec, pas de maquillage, elle entre avec une sacoche de « prof » et un sac.

ELLE. — Levez-vous. On se lève quand le professeur entre en classe.

Elle pose sa sacoche, son sac. Recule la chaise. On comprend que, pendant ces gestes, elle attend que la classe se lève.

Eh bien, j'attends.

Elle donne des coups d'ongle nerveusement sur le bureau.
Je vois, mesdemoiselles, que vous avez perdu vos bonnes habitudes pendant les vacances.

Elle recule de nouveau la chaise. Va s'asseoir. Se ravise. Se tient debout derrière la chaise, s'appuyant sur les montants. A voix basse.

Debout...

De plus en plus fort.

Je voudrais vous voir debout.

Silence.

Alors, il faut tout recommencer ? Tout ?

Elle se caresse les cheveux.

Je croyais que nous nous étions quittées bonnes amies.

Elle marche le long du tableau noir, faisant glisser son doigt sur la gouttière à craies.

Je croyais que nous avions définitivement oublié le peu de différence d'âge qu'il y a entre vous... et moi.

Elle crie.

Debout !

Elle sourit.

Allons, debout !

Elle tend les mains à plat devant elle.

Debout-debout-debout !

Elle baisse la tête et parle mécaniquement.

Je veux voir la longueur ridicule de vos jupes dans l'échancrure de vos blouses. Et ces couleurs criardes. Pour narguer qui, quoi, pourquoi ? Ce ne sont pas des jupes que vous avez, mais des cache-cols. Et je suis polie. Moi. Oui, moi. Quel âge avez-vous ? Treize ans ? Cent ans ? La première chose que j'ai remarquée en entrant dans cette classe, c'est que vos transparents à lèvres n'étaient plus transparents. Vous le savez, les transparents sont tolérés. Pas les colorants. Une semaine de vacances, et vous revenez avec des bouches de sang. Et plus les vacances sont longues, plus les jupes au retour sont courtes. Levez-vous. C'est un ordre.

Silence. Elle lève la tête.

Bravo !

Elle sourit.

Double bravo, et vous savez en plus que je ne vous dénoncerai pas.

Elle se détend.

Vous me faites penser à cet ivrogne, hier soir, au buffet de la gare d'Avignon. J'attendais un train pour revenir ici, je relisais les corrections de votre dernière composition, il s'est approché de moi. Je ne voulais pas qu'il me parle. Je baissais la tête. Je faisais semblant de lire, relire, la même phrase en marge de la même copie. Je le sentais qui se penchait vers moi, il se penchait, se penchait, non, ne riez pas, et il m'a dit : « N'oubliez pas que je vous dois cent balles. »

Silence.

Je ne le connaissais pas.

Elle sourit.

Et il avait dit ce qu'il fallait dire. Ce que je n'attendais pas.

Elle s'approche du bureau.

Il avait gagné.

Elle sourit de nouveau.

Il avait gagné mon attention. Et l'attention, c'est déjà de l'estime.

Elle pointe du doigt la classe.

Alors, il m'a pointée du doigt et il m'a dit : « N'oublie jamais, hein, jamais, c'est cent balles que je te dois. » Je lui ai répondu : « Vous ne me les devez pas, je vous les ai donnés. » Comme ça. C'était ma manière à moi d'entrer dans son jeu. De lui dire merci. Oh, vous pouvez rire. Surtout vous, Martine.

Elle revient vers le tableau. Mezzo voce.

« Vous ne me les devez pas, je vous les ai donnés. » Alors, il m'a répondu : « Si c'est comme ça, c'est deux cents balles que je te dois. »

Silence.

Levez-vous !

Silence.

Debout, sinon la maîtresse ne peut pas s'asseoir.

Silence.

C'est pourtant simple. Vous vous levez, et alors seulement je prends place. Je commence mon cours.

Silence, ironique.

Je vous donne les résultats de la composition.

Et nous avons un texte très intéressant à étudier aujourd'hui.

Elle ouvre la sacoche, sort le paquet de copies. Deux livres.

Et puis, Martine, je vous conseille d'enlever vite vos faux cils. La circulaire ministérielle de 68 ne vous autorise à utiliser...

Elle cite.

« que ceux des artifices de maquillage qui ne se dénotent ni de loin ni de près. »

Elle sourit.

Bref, ce qui ne se voit pas !

Elle ouvre son sac, en tire une montre qu'elle pose à plat sur le bureau.

Et à ma connaissance, les faux cils sont faits pour être vus. Ou bien alors, portez des faux cils de la même longueur que vos cils naturels.

Elle se penche vers le premier rang de la salle.

Et vous, Roberte, je vais vous faire passer votre envie de glousser. Je peux vous dire tout de suite que vous n'êtes pas première à la composition. Vous pouvez préparer votre

petit mouchoir brodé pour faire sniff-sniff. Vous n'êtes pas mieux que les autres. Croyez-moi. Ni plus émouvante.

Elle regarde ailleurs.

Ça y est, maintenant, c'est Martine qui avale son rire. Attention, ma petite, vous allez vous étouffer !

Elle tend le bras.

Allons, donnez-moi ces faux cils !

Silence.

Vous ne voyez pas que vous êtes ridicule, avec ces deux yeux comme un derrière de meneuse de revue.

Allons, j'attends !

Elle baisse le bras.

Bon !

Une boulette vient s'écraser sur le tableau noir. D'abord furieuse, le prof regarde la salle, puis on comprend qu'elle préfère faire semblant de ne rien voir.

Très bien, je sors. Je vous donne une chance de vous rattraper.

Elle se dirige vers la sortie.

Et vous savez ce que vous devez faire. Quand je rentrerai, on va voir...

Elle sort. Elle revient. Fait quelques pas. S'arrête. Quelques pas. S'arrête. Va droit derrière le bureau. Pousse la chaise contre le bureau. Se tient roide derrière la chaise.

Bon, si c'est ce que vous désirez, je vous donne la parole.

Silence.

J'attends. Profitez-en.

Silence.

Martine. Des commentaires à faire sur le poids de vos paupières ?

Elise ? Mireille ? Jeanne peut-être ? Sophie ?

Elle lève la tête comme si elle regardait au fond de la classe.

Alors, l'autre Mireille ?

Silence.

... Elle dort !

Elle regarde devant le bureau.

Alors, vous, Roberte ? Elle pleure déjà. Mais qui va prendre la parole pour me dire ce que vous voulez ? Ce que vous aimez. Ce que vous attendez de moi.

Elle se dirige vers le bord de l'estrade.

Mais vous n'avez donc rien compris à mon histoire de

buffet de gare ! La vie, quand vie il y a, c'est quelque chose d'inattendu. Cet ivrogne ne m'a pas demandé si j'avais « cent balles à lui donner ». Ça, c'est vous. L'attendu. Avant d'entrer dans cette classe, je sais déjà parfaitement ce qui va se passer...

Deux boulettes coup sur coup viennent s'écraser sur le tableau. Mais cette fois, elle ne s'en aperçoit pas.

... et cette petite anecdote ridicule, je vous la livre avec amour parce qu'elle porte en elle une toute, toute petite leçon de vie. Si au moins vous pouviez entendre cette leçon-là ! Je ne dis pas apprendre. La vie, ça ne s'apprend pas. Ça s'entend.

Boulette.

Bande de sottes ! Bande de sourdes ! C'est ça. Restez assises, rivées à vos chaises, les bras croisés de manière provocante. Toujours provocante. Avec ce sourire aux lèvres qui ne veut rien dire. Rien. Le sourire de Martine, sauvage, et le sourire de Roberte — idiote, séchez vos larmes —, vous êtes seconde, et puis après ? Vous ne pouvez pas toujours être la première, au premier rang, toujours prête à me défendre. Je n'ai pas besoin qu'on me défende. Et je méprise vos attentions autant que toute l'inattention de cette classe.

Silence.

Votre mutisme

Silence.

et vos sourires qui sont tous les mêmes. Tous ! Faux !

Boulette.

Des maquillages.

Deux boulettes.

Mais qu'est-ce qui vous fait le sourire comme ça ? C'est... Twenty ? Non, c'est forty. Sixty. Eighty. C'est ça, figées, comme ça, vous avez cent ans. Vous êtes des momies d'enfants. Vous venez ici pour qu'on vous forme. Mais vous arrivez déjà toutes déformées. Qu'est-ce qui vous intéresse, dites-moi, quoi ? Allons, courage. Ce n'est pas l'âge qui nous sépare. Alors, est-ce l'altitude de ce bureau ? Ma sincérité peut-être à vouloir savoir QUOI, comprendre POUR-QUOI !

Boulette.

C'est tout ce que vous avez à me dire ?

Deux boulettes.

Quand je vous entends rire, je deviens folle. Je rêve d'un monde détraqué, inattendu, plein de kiosques à journaux par exemple, où l'on n'achèterait pas « Nous deux », mais « Nous trois », « Femmes pratiques », mais « Femmes tragiques ».

Boulette sur le bureau. Elle se penche et la fait tomber du bout du doigt.

C'est ça, vous êtes des petites femmes tragiques. Merci. Je vous remercie.

Elle va s'asseoir, tire la chaise. Assise, elle se met la tête entre les mains un court instant de désespoir. A ce moment-là, quatre, cinq boulettes viennent s'écraser sur le tableau, sur la carte, sur le bureau. Puis elle regarde l'heure. Prend le paquet de copies. Relève la tête.

Je vous rappelle le sujet. « Etre libre, c'est aimer ce que l'on aime. Analyser sous forme de thèse, antithèse, synthèse, cette pensée de l'homme de lettres Henry de Montherlant, en étayant votre argumentation sur des convictions et expériences personnelles. »

Elle pose le paquet de copies.

Eh bien, le moins qu'on puisse dire, c'est que vous n'êtes pas des femmes de lettres. Si certaines d'entre vous ne savent pas encore ce que veut dire le verbe « étayer », qu'elles reviennent au jardin d'enfants. Avec un peu de chance, ce sera la mode des bambinettes. Oh ! vous pouvez rire !

Elle brandit le paquet de copies.

Vous n'êtes pas très libres, mesdemoiselles. Même la première. Qui c'est ? Ah non, pas tout de suite. A mon tour de vous faire souffrir. Laissez-moi d'abord vous dire que vous n'êtes pas libres du tout. Que vous n'avez pas même à aimer ce que vous aimez. Vous ne savez pas ce que vous aimez.

Elle sourit.

Et la première n'est première que parce qu'elle a fait moins de fautes d'orthographe que les autres. Que parce qu'elle a bien mis thèse, antithèse, synthèse en marche, bien souligné. C'est tout. Un moule à gâteau. Sans gâteau. Sans rien dedans. Du creux. Des mots creux. Rien de tout ce que j'ai essayé de vous faire entendre.

Silence.

Et la première. La première... C'est Roberte évidemment. Avec dix et demi. C'est la seule qui ait la moyenne. C'est la seule d'entre vous qui désire être la première.

Silence.

Vous pouvez ranger votre mouchoir. Vous pouvez cesser de pleurnicher. Considérez seulement que vous êtes la dernière de la classe que je devrais avoir, curieuse de tout, ouverte, avide de tout. Une classe dévorante. Combattante. Une classe où il n'y aurait plus d'estrade, mais un ring. Combat de femmes. Je voudrais tant vous enseigner le peu de ce que je sais. Fardées, le corps dévoilé, treize ans, quatorze ans, quinze ans.

Elle fait claquer ses doigts.

Et hop-là, jeunes filles, jeunes femmes, femmes mariées, vous m'enverrez vite, très vite vos enfants. Telles mères, telles filles. Je serai encore là avec vingt ans de plus, un chignon un peu plus sec et quelques rêves en moins.

Elle retourne la copie de Roberte et la pose sur le bureau. Seconde, Sophie, neuf trois quarts. Des idées. Mais pas de plan. Thèse, antithèse, synthèse, c'est pourtant simple. Etre libre, c'est aimer ce que l'on aime. Thèse, pourquoi oui. Antithèse, pourquoi non. Et dans quels cas. Synthèse, qu'est-ce qui l'emporte selon vous, le oui ou le non, le pour ou le contre ? Mais je parle dans le vide.

Boulette.

C'est ça, continuez. Troisième, Maria, neuf et demi. Uniquement pour votre conclusion.

Elle ouvre la copie et lit.

« La pensée d'Henry de Montherlant », avec un T, Maria, avec un T, « est juste. Encore faut-il admettre que l'on aime ce que l'on aime. » Admettre avec deux T, Maria, avec deux T. Une faute d'orthographe et on ne comprend plus ce que vous avez voulu dire. On ne voit plus que la faute. On ne pense qu'à elle.

Boulette. Silence.

Quatrième...

Boulette.

Quatrième...

Boulettes. Elle laisse tomber le paquet de copies sur la table, donne un coup de poing. Visiblement, elle s'est fait mal et doit faire rire. Elle replace les trois premières copies sur le paquet.

C'est bon, j'arrête.

Elle se lève. Va essuyer du bout du doigt les boulettes qui restent collées au tableau noir. Prend un bâton de craie, s'apprête à écrire. Boulette. Elle repose le bâton de craie. Se retourne, adossée au tableau noir. Regarde chaque élève, longuement. Un silence.

Moi, je suis libre. J'aime ce que j'aime. Je vous aime.

Elle croise les bras.

J'aime ce que vous devriez être pour moi, ce que je devrais être pour vous.

Elle hausse les épaules.

J'y crois.

Elle sourit.

J'y crois encore, mais plus pour très longtemps.

Silence.

Boulette !

Silence.

Les reines de la sarbacane auraient-elles peur, brusquement ?

Ring ! Un combat franc : un face à face !

Elle regarde la classe.

Une boulette, c'est comme un crachat. Si je vous crachais dessus, une fois ? Je vois déjà le comité de parents d'élèves dressé en tribunal. On vous blâmerait. On me chasserait. Je serais obligée d'aller enseigner dans un collège libre.

Elle sourit.

Libre...

Silence.

Le type même de collège où l'on apprend à détester ce que l'on devrait aimer.

Silence.

Boulette ! J'attends !

Elle se retourne vivement et fait à la craie une cible sur le tableau noir.

Voilà. Vous pouvez vous en donner à cœur joie. Entraînez-vous. Vous avez le droit. Les boulettes sont autorisées.

Elle s'assoit.

Mesdemoiselles, à vous le tableau noir.

Elle prend des lunettes dans son sac. Ouvre un livre. Se met à lire. S'arrête. Regarde le tableau.

Eh bien ! Cette cible vous ferait-elle peur ? Votre tir était plus précis quand j'avais le dos tourné.

Elle se remet à lire.

Le cours est terminé. Boulettes jusqu'à la fin de l'année. Mais boulettes de face, franchement. A visage découvert. Vous aurez au moins appris ça.

Elle ajuste ses lunettes, déplace la pile de copies, pose le livre à plat. Elle lit à voix haute.

« Le marquis de Lasserre avait une curieuse façon de toujours poser des questions qui contenaient les réponses. Il n'attendait plus rien de personne. C'était sa manière d'aller quand même. Il était à lui seul le roi et toute sa cour quand pour le moquer on lui posait une vraie question qui laissait place à son avis, il souriait et, sarcastiquement, lançait que de toutes les façons on ne pouvait jamais atteindre la conscience de quelqu'un. C'était sa manière d'être seul avec les autres. »

Elle pose le livre.

C'était un morceau choisi. Un auteur du programme. Si au moins l'une d'entre vous avait pu se boucher une oreille d'une main et prendre des notes de l'autre. Ecouter. Que ça ne passe pas d'une oreille à l'autre, mais que, changement d'itinéraire, ça se dirige, une fois n'est pas coutume, vers le cœur.

Silence. Elle regarde la cible, comme si elle attendait de là un « signe ». Elle cite.

« Le cœur, cette antichambre de l'esprit. » Je parle comme un livre, n'est-ce pas, ou bien les livres parlent pour moi. Quand donc saurai-je si vous commencez à m'écouter ? Ou bien comment ? Votre silence est toujours le même. Lisse. Parfaitement lisse. Et pourtant, au fond de moi, je me dis : « Elles écoutent. » Ce n'est pas possible. Tout ce que je dis n'est pas perdu...

Silence. Elle regarde le tableau, puis de face.

... une faille, une écoute accidentelle, un accident de cœur. Et même si elles n'écoutent pas, elles enregistrent. Et un jour, quand il le « faudra », tout leur sera restitué.

Elle sourit.

Vous avez passé de bonnes vacances ? Pas moi.

Elle regarde le tableau, puis de nouveau de face.

Je pensais à vous. Bêtement.

Elle ouvre son sac, en tire un peigne et se coiffe.

Je me disais où sont-elles ? avec qui ? que disent-elles ?

pensent-elles à moi ? aurai-je l'occasion au troisième trimestre de leur parler comme je voudrais leur parler ?

Elle sourit.

C'est émouvant, n'est-ce pas ? Voilà que je passe aux aveux.

Elle regarde la cible, puis de nouveau de face.

Mes dernières cartouches. Les beaux jours m'ont prise de court. Ils sont arrivés avant même que nous arrivions à nous entendre.

Elle hausse les épaules.

Et j'ai devant moi une classe de petites femelles folles.

Elle regarde la cible.

Déjà !

Elle fait face de nouveau, pose sa sacoche par terre. Repousse les livres et la pile de copies.

Même vous, Roberte. Ce regard battu.

Elle ouvre un tiroir du bureau.

J'aurais dû faire mon cours sur des romans-photos. Le destin fabuleux de Myriam Durant, secrétaire de direction.

Elle prend une poignée de sarbacanes qu'elle pose bruyamment sur le bureau.

Le retour de Jean-Paul, ou le destin renoué. Sarbacane, héroïne de l'anticlasse.

Elle regarde la cible.

Eh bien ! Vous ne vous manifestez plus.

Elle se lève, une sarbacane à la main.

Seriez-vous en train de m'écouter ?

Elle sourit.

Trop tard.

Elle se place devant le bureau.

Mesdemoiselles, j'ai trop attendu au rendez-vous. Je n'aime plus qui j'attends. Le dialogue est parfois une affaire de ponctualité.

Elle regarde la sarbacane.

Et tous ces chantages pour venir jusqu'à vous.

Elle relève la tête.

Il n'y a pas si longtemps, j'étais à la place de Roberte. Je me disais, il faut que tu sois la première. Et quand, à ton tour, tu seras à la place de la prof, tu feras ce qu'il faudrait faire pour...

Menaçante et amusée à la fois.

« Si c'est comme ça, c'est deux cents balles que je vous dois. »

Elle éclate de rire.

Je vous aime, je suis libre ! Thèse, thèse, thèse, rien que des raisons pour. Antithèse, rien que du maquillage. La balance penche toujours du côté de la vie.

Silence.

C'est ça, Martine, enlevez vos faux cils. Mais c'est un peu tard. Le ridicule pèse lourd. Même quand il rend le regard caressant.

Elle prend la première copie, en déchire un coin.

Vous permettez, Roberte. Je vais vous montrer comment il faut faire.

Elle fait une boulette du bout des doigts.

Ah, il faut bien malaxer d'abord.

Elle met la boulette dans sa bouche.

Bien mâcher ensuite. Ruminer.

Elle sourit.

Une classe de ruminantes. Regardez ce que je vois depuis le début de l'année.

Elle singe une « ruminante ».

Et maintenant, au travail. Cette sarbacane confisquée aura au moins servi à quelque chose.

Elle met en place la boulette dans la sarbacane. Prend sa respiration. Au moment où elle va souffler en direction de la cible, légèrement de dos, une boulette vient s'écraser en plein dans le mille, puis deux, trois. Elle ne souffle pas.

Repose la sarbacane sur le bureau.

C'était trop beau. Félicitations.

Elle va essuyer les boulettes.

Vous êtes les championnes.

Elle efface la cible.

Bien. Interrogation écrite qui comptera pour le classement général de l'année. Et attention aux examens de repêchage. Aux devoirs de vacances. Allons. J'ai dit interrogation écrite.

Silence.

J'attends. Une copie. Sortez vos stylos.

Silence.

Allons, Myriam, inutile de dodeliner de la tête. De toutes les façons, avec les notes que vous avez, vous êtes déjà bonne pour un examen à la rentrée. Vous voulez le dialogue : le voici. Sujet.

Elle se retourne et inscrit sur le tableau : « Les joies de la sarbacane. Thèse, antithèse, synthèse. » Elle lit.

Les joies de la sarbacane. Thèse, antithèse, synthèse.

Elle pose la craie, se dirige vers le bureau en se frottant les mains pour enlever les traces de craie, regarde la montre.

Vous avez une demi-heure. Cette fois, je vous gâte. C'est un sujet que vous connaissez bien.

Elle s'assoit. Met la montre à son poignet. Jette les sarbacanes dans la panière.

Eh bien, ne perdez pas de temps.

Elle montre le tableau.

Faut-il vous dire ce qu'est une joie ?

Silence.

Interrogez-vous !

Silence.

Et en marge, thèse, antithèse, synthèse, bien écrit, bien souligné. Sinon, zéro pointé et bonnes vacances.

Elle ouvre son sac, en tire un poudrier.

Allons, ce n'est pas la peine de me regarder.

Elle s'inspecte dans le miroir.

Eh bien, l'autre Mireille, toujours en retard ? Oui, c'est une interrogation écrite. Réveillez-vous. C'est ça, le sujet est au tableau.

Elle prend dans son sac un petit crayon.

Allons, baissez la tête. Je pourrais aussi vous donner des cours de maquillage. Qu'est-ce que vous croyez ?

Elle sourit.

Comme ça, j'aurai l'air plus méchante pour ramasser les copies.

Long silence. Elle se fait les yeux, puis la bouche, de manière agressive. Un peu de fard à joues. Puis elle défait son chignon, brosse ses cheveux, défait le premier bouton de son chemisier, s'inspecte une dernière fois.

La guerre des sarbacanes, la guerre des maquillages, ah le joli mois de mai ! Etes-vous assez jolie pour le mois de mai ?

Elle se regarde de nouveau dans le miroir du poudrier.

Non, non, ne m'écoutez plus, ce que je dis n'a plus aucune importance. Travaillez. La sarbacane de la préhistoire à nos jours. De quoi faire une belle petite introduction. « Nos

ancêtres les Gaulois déjà... » C'est ça, prenez des notes. Ah, vous avez peur, maintenant. Moi pas.

Elle ferme le poudrier. Range tout dans son sac, se lève, marche de long en large sur l'estrade, comme si elle surveillait la classe.

Et certaines d'entre vous seront assez fourbes pour faire triompher l'antithèse. La sarbacane n'est pas une joie. Mais une méprise. Un accident de langage. Un signe de sourdes. Zéro pointé, je vous préviens. Je veux de la sincérité. De l'action.

Elle regarde le tableau, prend un morceau de craie et souligne rageusement le mot « joie ».

Pas une d'entre vous qui n'ait soufflé dans cet engin, cette autre bouche. Même vous, Pauline, minable, effacée, la rien du tout de la classe, ah ça, alors !... Comment, vous haussez les épaules, vous vous prenez encore pour une victime ? Mais je vous ai surprise. Peu avant Noël. Vous avez la mémoire aussi courte que votre jupe. Travaillez. Travaillez toutes.

Silence. Elle regarde la classe, puis mains dans le dos s'approche du bureau et inspecte de haut le paquet de copies. Puis elle prend le paquet, regarde les copies.

Je m'appelle Michèle, mais ceux qui m'aiment m'appellent Michaëla.

Elle jette les copies dans la panière.

Michaëla maquillée, prête à vivre, prête à tout pour ne plus rien exiger de qui que ce soit et surtout pas d'elle-même, Michaëla prête à flotter, à bouchonner toute sa vie, ici sur ce bassin... baissez vos têtes ou ne regardez pas. Mon discours ne doit pas vous gêner, vous connaissez votre sujet par cœur, par cœur, je dis bien par cœur.

Elle s'assoit.

Michaëla maquillée, le cheveu lisse, un peu moins moche qu'avant, vous dit qu'elle prend la décision d'annuler la composition française qu'elle vient de jeter. On recommence à zéro. Vous êtes en train de recommencer à zéro. Plus que vingt minutes. Attention, Roberte. C'est ça, tordez votre mouchoir. Eh bien quoi, pourquoi me regardez-vous ? Qui est le propriétaire de l'autre, vous ? moi ? Vous m'accusez un peu vite. Ramasse-boulettes vous dit de vous dépêcher.

Silence.

Dix-sept minutes.

Elle chantonne.

C'est ma revanche, bande de pervenches.

Elle rit.

C'est deux cents balles que je vous dois.

Silence.

Et c'est sans fin.

Silence.

C'est à qui, de vous ou de moi, aura le dernier mot, la dernière boulette.

Silence.

Qu'est-ce que vous voulez ? Entrer dans la vie désarmées pour mieux en jouir et vous faire trousser le cœur, l'esprit, et le reste ? Vulgaire ? Allons, vous ne pensez déjà qu'au reste.

Silence.

Thèse, antithèse, synthèse, autant essayer de vous faire comprendre que la terre est ronde.

Silence.

Quatorze minutes. Vous avez le droit d'interroger vos sabbacanes si vous manquez d'inspiration.

Silence.

Avec un peu d'à-propos, vous pourrez conclure qu'être libre, c'est aimer ce que l'on aime, et la boucle sera bouclée.

Silence.

Bye bye, Michaëla.

Silence.

C'est ça, vous pouvez me regarder. Ce n'est pas moi qui suis pathétique en ce moment, mais vous.

Silence. Elle se met de trois quarts, le coude posé sur le bureau.

Qui d'entre vous n'a pas lancé de boulette, une fois au moins, une fois ? Ah non, Roberte, ne levez pas le doigt.

Et vous, Pauline, vous savez ce que je pense de vous. Martine ! Vous osez. Mais enfin, combien de fois avez-vous pu inspirer vos voisines ?

Elle mime.

Allez, vas-y, vas-y.

Silence.

D'ici, je vois tout.

Silence.

D'en bas, vous croyez tout voir. Et vous ne voyez rien. J'étais là, pour vous. Pour vous servir. Pour vous servir à quelque chose. Pour ne servir à rien.

Silence. Elle se lève.

Dix mois de boulettes. Que faire ?

Elle brandit la panière.

Dix mois pour ça ! Du papier perdu. Foutu. Du papier avec des taches qui ne veulent rien dire. C'est ça, minaudez au fond de vous-mêmes. Dites-vous, elle est folle, elle « en demande trop ».

Elle jette la panière sur l'estrade.

Je vous demande si peu, un regard, un seul, un vrai, de vous toutes à la fois.

Silence.

Plus que dix minutes.

Elle croise les bras, marche nerveusement.

C'est démodé, le drame. Surtout dans la vie.

Elle sourit.

Parce que c'est démodé, la vie. On n'en veut plus. C'est encombrant. C'est Michaëla qui vous le dit. Pas Michaëla.

Elle pose la main sur la carte de France.

Michaëla, elle, a déjà fait sa valise. Vous avez fait une carrière dans l'enseignement ? Oui. Une grande carrière ? Boff... Combien de temps ? Dix ans seulement... Ah tiens donc, et pourquoi ? Boulettes ! Pardon ? Boulettes, je voulais faire mon métier. Alors, boulettes, boulettes. Mais il fallait les punir ? Croyez-vous ? Mais oui, vous auriez dû tenir bon, ne rien attendre d'elles et les traiter comme des chiennes.

Silence. Elle s'approche du bord de l'estrade.

Des chiennes !

Elle sourit.

Plus que cinq minutes !

Elle pointe du doigt.

On vous a donné un corps, des doigts, des yeux, des jambes, tout pour marcher, courir, vous allonger, attendre que le temps passe. Et on vous a donné ce théâtre, ici, le théâtre de la vie pour apprendre le reste, l'essentiel. Et vous n'avez rien appris.

Elle mime.

Boulette, tac, boulette.

Elle hausse les épaules.

Des chiennes ! Un vrai conseil de doyenne des professeurs. Résultat, Michèle est déçue, Michaëla s'en va. Tac, salut, même pas un mot à l'inspecteur primaire. Primaire. Tout juste bon pour noter les gardiennes de chiennes.

Silence.

Trois minutes.

Du bout du pied, elle pousse la panière contre le mur, puis elle essuie le tableau.

Je vous laisse un tableau noir. Propre. J'efface tout.

Elle se retourne.

Sauf ce qui est indélébile.

Elle rit.

Souvenez-vous de ce que je vous dis. Sauf l'indélébile. Un espoir déçu, quand il est sincère, ça ne s'efface pas. Rien à voir avec les ardoises magiques...

Elle mime.

Clap, plus rien !

Elle va s'appuyer debout contre le bureau.

Au début de l'année, vous vous disiez : « Elle est jeune. »

Une chance de chahut ? Une chance à double tranchant aussi. Une chance de vie. Compris ?

Silence.

Compris.

Elle regarde sa montre.

Encore une minute. A la sonnerie, ramassage des copies. C'est ça, vous n'avez pas eu le temps, et j'ai parlé tout le temps. Et pour une fois, vous avez écouté.

Elle sourit.

L'ivrogne, hier soir, a porté ma valise jusqu'à ma place dans le train. Il insistait. Il voulait me faire plaisir. Et moi, j'avais peur que le train ne démarre avec lui. Sur le quai, il m'a dit...

Sonnerie. Longue sonnerie. Elle attend la fin de la sonnerie.

... sur le quai, il m'a dit : « Oh vous, vous en avez gros sur le cœur. » Il rigolait en me regardant droit dans les yeux. Les gens qui passaient se demandaient ce que ce type-là pouvait faire avec moi. Puis je suis remontée dans le train, par la portière je lui ai dit merci. « Ah non, pas merci, c'est moi qui vous dois plein de fric, mille balles, deux mille. » Et il rigolait. Et moi aussi. Je venais de prendre une décision.

Elle range les livres, ferme la sacoche.

Une décision toute simple.

Elle prend la sacoche à bout de bras.

Vous êtes du genre à envoyer des boulettes toute votre vie. Compris ?

Elle prend son sac et le met à l'épaule.

Et si vous ne voulez pas comprendre, tant pis.

Elle fait deux pas.

J'avais une toute petite chose à vous dire que je viens à peine de découvrir. Une petite chose qui fait souffrir. Mais on n'a rien sans rien...

Elle regarde le tableau noir.

... la viel

Elle sourit.

Martine, vous ramasserez les copies, et vous les donnerez à la directrice avant la fin de la récréation.

Elle pointe du pied la panière.

Et vous, Roberte, honneur à la première d'une composition qui ne compte plus pour rien, à vous de récupérer ces bouts de papier.

Elle se dirige vers la sortie, s'arrête une première fois.

Je vous souhaite un excellent troisième trimestre. Place à une gardienne. Au suivant !

Elle s'arrête une seconde fois.

Non, non, ne vous levez pas. Entre amies, ce n'est pas la peine.